

LOUISE.

Oh ! il le fera volontiers. En retour, je m'efforcerais d'avoir un ou deux prix de plus l'année prochaine, et un ruban de mérite.

VICTORINE.

Que va dire mamam de tout ceci ?

LOUISE.

Peux-tu douter un instant de ses intentions lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre ? N'est-elle pas la plus sensible, la plus dévouée à tout ce qui souffre ? Efforçons-nous de marcher sur ses traces et de faire redire de nous, avec vérité : " La plus belle couronne d'une mère, c'est la vertu de ses enfants ; et le plus bel apanage de la femme, la générosité dans les sacrifices ! ... "

Lequel est heureux du Riche ou du Pauvre ?

HISTOIRE VRAIE.

(Suite.)

II.

LE FILS DU MARQUIS ET LE FILS DU MATELOT.

Charles de Keradeuc vint au monde pour compléter le bonheur de l'illustre marquis son père ; c'était un héritier de son nom, de son immense fortune et de ses dignités à la cour ; tu comprendras sans peine la joie qui remplit le cœur de cet honorable seigneur, quand tu sauras que la marquise avait eu plusieurs enfants, mais toutes filles, qui moururent à peine nées ; et que les médecins avaient déclaré, dans la profondeur de leur science, qu'elle devait renoncer pour toujours au bonheur de la maternité, quand un beau et gros garçon donna un démenti formel à la Faculté.

Je vins au monde le même jour. Ma mère, grasse et fraîche paysanne, à la bouche rieuse, aux dents blanches, aux yeux brillants, avait été choisie pour servir de nourrice au petit marquis en herbe ; elle allait donc me priver du lait qui était mon droit naturel, quand la marquise voyant que ma mère pouvait nourrir facilement deux enfants, me rendit ma part et m'admit au château avec le petit Charles.

On nous éleva tous les deux, comme si l'un n'était pas un grand seigneur et l'autre un pauvre diable, et il ne fut pas plus exempt que moi, je t'assure, de cris, de maux de dents et de coliques. Peut-être même sa part fut-elle plus forte, car il était plus délicat.

Quand nous eûmes atteint deux ans, ma mère rentra avec moi dans notre chaumière. Mon père arrivait d'un voyage de long cours, et il désirait naturellement retrouver auprès de lui sa ménagère et son enfant. Il revenait d'autant plus heureux, qu'il ne devait plus nous quitter ; le marquis lui ayant fait présent d'une jolie barque pour faire la pêche et le cabotage à son compte.

Notre séparation ne nous sembla pas rude : notre chaumière était bien voisine du château, et Charles et moi nous étions toujours ensemble.

Quand l'âge de l'éducation de Charles fut arrivé, il vint de Paris un abbé-gouverneur et des maîtres de toutes sortes. La marquise, qui m'aimait presque comme son enfant, offrit à ma mère de me faire par-

tager les études de mon frère de lait, mais la digne femme refusa aussitôt.

Vous êtes bien bonne pour le gars, madame la marquise, répondit-elle ; mais à quoi ça lui servira-t-il d'être un savant ? A mépriser son père et sa mère, et à courir le monde pour y chercher le bonheur ? Mon homme ne sait rien que prier Dieu et conduire une barque, ça ne l'empêche pas d'être un honnête matelot, un bon père et un bon mari. Je veux que son fils lui ressemble ; il faut donc qu'il reste ignorant comme lui.

— Que veux-tu Yves, fit le vieillard en interrompant son récit, on avait des idées bien bornées alors ! en était-on plus malheureux pour cela ? Je n'en sais rien, en vérité ; mais on était plus tranquille, et la tranquillité me semble bien quelque chose.

Ma mère refusa donc, ainsi que je te l'ai dit, les offres de la marquise, et pendant que le pauvre Charles pâlisait sur les livres, je jouais sur le bord de la mer avec tous les petits polissons de mon âge ; puis, quand je fus plus âgé, je suivis mon père à la pêche. La mer devint mon idole. Là se passait ma vie ; j'y mangeais, j'y dormais, j'y couchais souvent même. De là est venu le sobriquet de *Warek*, qui ne m'a pas quitté ; et on avait raison de m'appeler ainsi, car je poussais, comme cette plante marine, sur les bords de la mer.

Tout était donc heureux et tranquille au château et à la chaumière, quand les premières atteintes de la grande Révolution firent trembler la France. Aussitôt le marquis se disposa à aller auprès du roi ; et ni les larmes, ni les supplications de la marquise et de son fils ne purent le retenir.

— Mon devoir, leur disait-il, est sur les marches du trône ; Dieu nous protégera. La bonne cause n'est-elle pas la nôtre ?

Voyant, par ses paroles, que sa résolution était inébranlable, madame la marquise de Keradeuc voulut suivre son mari ; mais celui-ci, qui, malgré son apparente tranquillité, pressentait des événements funestes, ne voulut pas y consentir.

— Restez auprès de votre fils, lui répondait-il. C'est pour une mère le premier des devoirs, et tous deux priez Dieu pour moi.

Il partit, et avec lui s'éloigna la joie et le bonheur du château.

La marquise passait sa vie dans des larmes et des inquiétudes continuelles, et, naturellement, cette douleur profonde et véritable se reflétait sur son enfant et sur ses serviteurs.

Un long temps s'écoula, puis, un jour, le marquis revint : le roi était mort !...

On s'occupa alors de réaliser quelques valeurs ; fin le fuir à l'étranger ; mais le marquis était signalé, et une nuit, nuit horrible dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire ! une bande de forcenés vint l'arrêter pour le conduire à Nantes.

Mon père s'était mêlé à ces hommes de sang ; moi-même, réveillé par le bruit, je m'étais, presque nu, glissé au milieu d'eux. Nous pénétrons dans le château, nous entrons dans la grande salle ; le marquis, pâle, mais digne et ferme, s'était appuyé contre le chambranle de la cheminée et semblait un roi qui allait recevoir l'hommage de ses sujets :

— Je vous attendais, Messieurs, leur dit-il ; allons, je suis prêt à vous suivre !

— Et moi, vous ne m'attendez pas ? s'écria la mar-